

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1838 (4 août - 4 novembre)**

Ce document est une réponse à :



[Guizot](#)

[146. Paris, Jeudi 27 septembre 1838, Dorothee de Lieven à François](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date1838-10-02

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'avais hier la migraine.

PublicationInédit

### Information générales

LangueFrançais

Cote

- 429, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/165-169

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°147 Mardi 2 octobre 7 heures

J'avais hier la migraine. Je me suis mis dans mon lit à 9 heures, et j'ai dormi d'un trait jusqu'à 6 heures ce matin. Connaissez-vous les longs sommeils uniformes immobiles ? Je ne sache rien de plus réparateur. Le trouble de votre Ambassadeur me fâche. Je serais fâché pour vous qu'il quittât Paris. Mais il ne s'y décidera pas si vite. Il s'y plaît, il y arrangé ses affaires. Tout galant homme et tout impatient des contrariétés qu'il est, il tergiversera longtemps avant de chercher sérieusement à se faire rappeler. Aussi, je ne m'en inquiète pas sérieusement. Si ces dîners ne vous fatiguent pas trop j'en suis bien aise. J'ai votre solitude sur le cœur. Qu'à donc Lady Granville ! Je ne veux pas qu'elle soit malade. Sir George Villers est-il pour longtemps à Paris ? Je l'y retrouverais volontiers. Je le connais fort peu. Nous nous sommes à peine rencontrés à l'ambassade d'Angleterre ou chez le Duc de Broglie. Un homme d'esprit de plus est toujours une découverte. Sa conduite en Espagne ne m'a pas beaucoup convenu. Il m'a paru léger et brouillon et plus révolutionnaire qu'il n'y était obligé. Du reste, j'apprends tous les jours à ne pas juger les gens que je ne connais pas. Il ne faut voir les hommes de loin qu'en masse. Les personnes veulent être vues de près.

Avez-vous jamais entendu dire que Lord Holland, l'ancien, le père du grand M. Fox mettait son fils petit garçon sur une table et lui disait : " Allons, tu vas être pendu. Le peuple est là, furieux autour de toi. Parle-lui ; défends-toi, c'est à toi de sauver ta vie. " Et il écoutait les discours de l'enfant au peuple.

J'apprends aussi à mes enfants à faire des discours, mais moins tragiques. Le jeu du soir depuis trois jours est de donner un mot. Celui à qui on le donne est obligé de le placer dans un speech, un récit, et il faut que les autres, le devinent. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les improvisations des plus petits de Guillaume entre autres, sont les meilleures. Henriette veut faire trop bien. Cette pauvre Mad. de Broglie avait un grand talent pour amuser les enfants, le soir à des bêtises. Elle y apportait toute sorte de bonté d'invention et de grâce.

9 heures

Vous me demandez, si vous ajoutez à ma tristesse. J'ai un grand défaut. Je ne sais pas me figurer ceux que j'aime autrement que je ne les vois au moment où je les vois. Leur disposition, leur impression actuelle a pour moi tant d'importance, me préoccupe si vivement que j'oublie absolument qu'elle peut changer, quelle changera. Elle m'apparaît permanente, unique, et j'en ressens l'effet en conséquence. Vous m'avez écrit N° 146 une lettre si triste que j'en ai eu le cœur navré, abattu. Je vous ai vue toujours dans cet état et toutes choses vaines, et moi-même impuissant pour vous en tirer de là mon redoublement de tristesse. Et quand vous êtes mieux, quand vos lettres sont plus sereines, plus animées, la même chose m'arrive ; j'en jouis avec un abandon d'enfant ; je ne vous vois plus qu'avec cette physionomie si vivante, si simplement, allègrement, si profondément vivante, qui m'a si souvent charmé en vous. Et j'oublie que le mal peut revenir, qu'il reviendra.

Et quand il me revient, il m'étonne, il me consterne comme si j'en faisais la découverte. Ainsi nous avons l'un et l'autre notre façon de préoccupation imprévoyante exclusive. Tâchons de nous y accoutumer, l'un et l'autre. dans une telle intimité d'ailleurs, il faut tout accepter, se faire et même se plaire à tout, les bons et les mauvais moments, les qualités et les défauts, in health and in sickness, for better and for worse, n'est-ce pas ?

10 h. 1/2

Je suis bien aise de savoir quel jour vous retournez à la Terrasse. Adieu., Adieu. Vous avez raison de mettre bien les un avec les autres. Vous avez le génie des bons commérages. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 147. Val-Richer, Mardi 2 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-02.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/09/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1556>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 2 octobre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

---

J'avais hier la migraine. Je me suis  
mise dans mon lit à 9 heures, et j'ai dormi d'un trait jusqu'à  
6 heures ce matin. Connaissez-vous ces longs sommeils uniformes,  
immobiles? Je ne sache rien de plus réparateur.

Le trouble de votre ambassadeur me fâche. Je serais fâché  
pour vous qu'il quittât Paris. Mais il ne s'y décidera pas si  
vite. Il s'y plaît, et y arrange ses affaires. C'est un galant  
homme et tout impatient de, contrairement, qu'il est, il tergiversera  
longtemps avant de chercher à s'en aller. Je ne suis pas  
suffisamment inquiet par conséquent.

Si ces choses ne vous fatiguent pas trop, j'en suis bien  
aise. J'ai votre solitude sur le cœur. Qu'en dit Lady  
Branville? Elle ne veut pas qu'elle soit malade. Sir George  
Welles est-il pour longtemps à Paris? Je l'y retrouverais  
volontiers. Je le connais fort peu. Mais nous sommes à  
peine rencontrés à l'ambassade d'Angleterme ou chez le duc  
de Broglie. Un homme d'esprit de plus est toujours une  
découverte. Sa conduite en Espagne ne m'a pas beaucoup  
plu. Il m'a paru léger et brouillon, et plus révolutionnaire  
qu'il n'y était obligé. Du reste, j'apprends tout le jour à  
ne pas juger les gens que je ne connais pas. Il ne faut  
voir les hommes de loin qu'en masse. Les personnes veulent  
être vues de près.

Avez-vous jamais entendu dire que lord Kulland, l'ancien, le père du grand M. Fox, mettoit son fils, petit garçon sur une table, et lui disoit : - Allons, tu vas être pendu. Le peuple est là, furieux, autour de toi. Parle-lui; défends toi; c'est à toi de sauver ta vie. Et il s'écouloit les discours de l'enfant au peuple. J'apprends aussi à mes enfans à faire des discours, mais moins tragiques. Le jeu du soir depuis trois jours est de donner un mot. Celui à qui on le donne est obligé de le placer dans un speech, un récit, et il faut que les autres le devinent. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les improvisations des plus petits, de Guillaume entre autres, sont les meilleures. Henriette veut faire très bien.

Cette pauvre mad<sup>e</sup>. de Broglie avoit un grand talent pour amuser les enfans, le soir, à des histoires. Elle y apportoit toute sorte de bonté, d'invention et de grâce.

9 heures.

Vous me demandez si vous ajoutez à ma tristesse. J'ai un grand défaut. Je ne sais pas me figurer ceux que j'aime autrement que je me les vois au moment où je les vois. Leur disposition, leur impression actuelle a pour moi tout d'importance, me préoccupe si vivement que j'oublie absolument quelle peut changer, quelle changera. Elle m'apparait permanente, unique, et j'en repars l'effet en conséquence. Vous m'avez écrit le 14, une lettre si triste que j'en ai eu le cœur navré, abattu. Je vous ai vue toujours dans cet état, et toute chose vaine, et moi-même impuissant pour vous en tirer. Et là mon

redoublement de tristesse. Et quand vous êtes mieux, quand vos  
lettres sont plus serènes, plus animées, la même chose se répète; j'en  
joins avec un abandon d'enfant; je ne vous vois plus qu'avec  
cette physionomie si vivante, si simple, si allégrement, si  
profondément vivante, qui m'a si souvent charmé en vous.  
Et j'oublie que le mal peut revenir, qu'il reviendra. Et quand  
il ~~me~~ revient, il m'étonne, il me consterne comme si j'en  
faisais la découverte. Ainsi nous avons l'un et l'autre notre  
façon de préoccupation inévitable, exclusive. Sachons de  
nous y accoutumer l'un et l'autre. Dans une telle intimité  
d'ailleurs, il faut tout accepter, le faire et même le plaindre  
à tout, le bon et le mauvais moment, les qualités et les  
défauts, in health and in sickness, for better and for worse,  
n'est-ce pas?

10 h. 1/2.

Il lui bien aie de savoirs quel jour vous retourner à  
la Terrasse. Adieu. Adieu. Vous avez raison de mettre bien  
le un avec le autre. Vous avez le génie des bons commérages.  
Adieu.